

Cécile Fries-Paiola, Julie GOTHUEY, Déborah KESSLER-BILTHAUER, Thierry PANISSET, Estelle REINERT, dirs,
Étudier la culture aujourd'hui. Enjeux identitaires, numériques, artistiques et spatiaux d'un objet de recherche

Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Interculturalités, 2017, 250 pages

Alexander Frame



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12700>
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018
Pagination : 335-337
ISBN : 978-2-8143-0519-9
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexander Frame, « Cécile Fries-Paiola, Julie GOTHUEY, Déborah KESSLER-BILTHAUER, Thierry PANISSET, Estelle REINERT, dirs, *Étudier la culture aujourd'hui. Enjeux identitaires, numériques, artistiques et spatiaux d'un objet de recherche* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 27 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12700>

Cécile Fries-Paiola, Julie GOTHUEY, Deborah KESSLER-BILTHAUER, Thierry PANISSET, Estelle REINERT, dirs, *Étudier la culture aujourd'hui. Enjeux identitaires, numériques, artistiques et spatiaux d'un objet de recherche*
Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Interculturalités, 2017, 250 pages

Cet ouvrage fait suite à des journées d'études consacrées à « La culture dans tous ses états », organisées à l'Université de Lorraine en novembre 2014. Son objectif affirmé est de valoriser des travaux de terrain, menés par de « jeunes chercheur-e-s » – la plupart d'entre eux sont doctorants – de plusieurs disciplines : la sociologie pour une majorité, mais aussi l'urbanisme, l'ethnologie, la philosophie ou les sciences de l'information et de la communication. L'ouvrage adopte et assume, dès le début, une définition volontairement ouverte de cette « notion bien difficile à cerner » (p. 5) de culture, citant celle d'Edward Tylor datant des années 1870, qui considère la culture comme « ce tout complexe comprenant à la fois les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et autres aptitudes, et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société » (*ibid.*).

Afin de traiter de cette notion prise au sens large et dans une pluridisciplinarité affirmée, l'ouvrage est composé de quatre parties : « culture et identité », « culture numérique », « culture par le biais de l'art » et « cultures en relation avec l'espace ». Les trois premières parties sont constituées de trois chapitres, deux pour la dernière d'entre elles. Ce choix de structuration par thème est commenté et justifié dans une introduction collective, signée par quatre des directeurs de publication, présentant l'ouvrage, ses parties et ses chapitres. Une conclusion cosignée par deux des directrices de publication (Cécile Fries-Paiola et Deborah Kessler-Bilthauer) vient clore ce livre de 250 pages, proposant une lecture alternative, temporelle, des approches de la culture comme objet dans les différents chapitres (voir *infra*).

Le livre se présente sous les auspices d'une double actualité scientifique, dans la mesure où il vient s'inscrire, même indirectement, dans un débat scientifique plus large, autour de la manière dont on peut encore utiliser, aujourd'hui, le terme de culture. Puis, son caractère actuel réside également dans une volonté déclarée de traiter de terrains actuels, de pratiques et d'objets culturels ou révélateurs de dynamiques culturelles, nouvelles ou renouvelées, parfois à travers les technologies numériques. Les problématiques touchant à la culture, sous différentes acceptions, intéressent bon nombre de chercheurs en sciences de l'information et

de la communication. Pour cette raison, on peut penser que tout un chacun trouvera dans ce livre un intérêt particulier, compte tenu de la diversité des approches et des objets qu'il rassemble.

En nous écartant d'une lecture strictement chronologique correspondant à la structuration thématique du volume, retenue par ses directeurs, nous évoquons ici des affinités par problématiques et objets d'étude qui peuvent servir à regrouper les contributions en cinq catégories. Quatre de ces catégories de problématiques, présentées ici en premier, traitent de la culture avant tout au sens patrimonial ou artistique du terme. Dans la première catégorie, deux chapitres questionnent les pratiques culturelles actuelles, dans un contexte de convergence entre technologies numériques et moyens d'appréhension plus classiques de la culture. Nouha Belaid (pp. 87-106) examine les formes d'expression et les pratiques culturelles observées sur les réseaux socionumériques qui accompagnent la diffusion d'une série télévisée libanaise. Elle s'intéresse aux productions des socionauts mais aussi de l'équipe de production de la série, et s'interroge sur la possible transition en train de s'opérer, dans ce contexte, entre « téléspectateurs » et « télécréateurs ». Stéphanie Kellner (pp. 107-134) évoque l'utilisation et l'emprunt de liseuses numériques au sein de bibliothèques publiques. Enquête à l'appui, la chercheuse souligne qu'il ne s'agit pas, selon son étude, d'une voie d'accès nouvelle à la culture attirant de nouveaux publics vers les bibliothèques, mais plus souvent d'une pratique inédite intégrée parmi d'autres activités culturelles, pour des habitués des lieux.

La deuxième catégorie de problématiques interroge pour sa part les pratiques culturelles ou artistiques réservées aux jeunes aujourd'hui. Toujours dans l'enceinte de la bibliothèque, Isabelle Lepape (pp. 137-145), conservatrice à la Bibliothèque nationale de France (BNF), recense l'offre d'activités culturelles et artistiques à l'intention de ces jeunes qui composent la moitié environ du public des bibliothèques sur le territoire français. Elle met en avant différentes tentatives de diversification de l'offre culturelle, ainsi qu'un besoin généralisé de communication autour de cette offre, afin de faire évoluer une image parfois un peu désuète des bibliothèques. La modernisation est également prônée par Sylvain Fabre (pp. 155-172), en milieu scolaire cette fois. Celui-ci évoque l'enseignement des arts plastiques à l'école, mesure les tensions entre « culture artistique » et « culture scolaire », et plaide pour une intégration de l'art moderne sous forme d'enseignements alternatifs tournés vers l'avenir.

Quant à la catégorie suivante, elle concerne de nouvelles mises en scène de la culture à travers de nouveaux objets. Benjamin Barbier (pp. 37-86) évoque l'entrée dans l'espace muséographique du jeu vidéo, en tant qu'objet culturel. Il souligne les changements que cela implique à la fois pour l'objet et pour l'institution muséale, à travers une posture nouvelle des visiteurs-acteurs, et des modalités d'exposition qui évoluent pour s'adapter à ces biens culturels en voie de légitimation. Emmanuelle Gangloff (pp. 195-216) examine les relations entre le spectacle vivant et l'urbanisme, à travers le champ émergent de la scénographie urbaine, éphémère ou plus durable. Elle illustre son propos à travers l'exemple d'un projet de réaménagement de la place Napoléon à la Roche-sur-Yon, visant à impliquer les habitants dans le projet de réaménagement, tout en capturant un récit scénographique et en le pérennisant dans la forme de la place aménagée.

En plus de la dimension artistique de son objet, Emmanuelle Gangloff discute l'articulation de cultures scénographiques, urbanistiques, et « de l'espace ». Par ailleurs, Baptiste Pizzinat (pp. 173-192) s'inscrit dans une démarche ethnographique qui lui permet d'explicitier le projet de création artistique d'un danseur iranien exilé en France. Il souligne la manière dont ce projet a été pensé par rapport à l'identité nationale et culturelle du danseur, à son statut d'exilé, et aux représentations culturelles attribuées aux futurs spectateurs, à propos de l'Iran, de l'exil et de la langue arabe. Élodie Hommel (pp. 53-70) relie, à son tour, pratiques culturelles et cultures de socialisation, en cherchant à mettre en avant l'influence de la consommation de biens culturels, en l'occurrence la lecture de romans de science-fiction et de *fantasy*, sur la socialisation de jeunes adultes. S'échapper, grâce à la culture, vers un imaginaire certes irréaliste par certains égards, permet d'explorer sans danger les relations sociales, aujourd'hui comme par le passé. La chercheuse rapproche les interprétations et réactions des enquêtés par rapport aux personnages fictifs, de leurs cultures familiales et professionnelles.

Enfin, la cinquième catégorie regroupe les chapitres qui problématisent la notion de culture dans un sens non artistique. Celui de Cécile Fries-Paiola (pp. 217-234) s'inscrit dans une réflexion sur l'appropriation culturelle, à la fois nationale et professionnelle, en rapport avec les pratiquants professionnels du *fengshui*. La chercheuse met en relation les discours des pratiquants interviewés sur leurs propres pratiques, leur profil et parcours professionnels, afin d'analyser les combinaisons d'influences culturelles qu'ils revendiquent. Joseph Ciaudo (pp. 35-52) se penche sur l'opposition et la complémentarité entre les termes

de culture et de civilisation, sur les plans historique et syntagmatique, opposition qui existe en français, en anglais et en allemand, entre autres langues. Or, le chapitre se concentre avant tout sur la signification de deux termes homologues en chinois, au début du *xx^e* siècle. Il met en avant la labilité de concepts et l'ambiguïté qui peut parfois entourer leur utilisation. Enfin, Marie-Claire Willems (pp. 15-34) examine aussi, avec une posture critique, toute l'ambiguïté qui entoure l'utilisation du terme « culture » en français aujourd'hui. Dans ce chapitre passionnant, qui ouvre le volume, la chercheuse prend l'exemple de la « culture musulmane » venant s'opposer à « la religion musulmane » et à « l'origine musulmane ». Elle trace ainsi la voie d'une définition socio-constructionniste de la culture qui laisse toute sa place à la question identitaire et aux dynamiques d'auto- et d'hétéro-catégorisation qui ont lieu au sein de la société.

Dans leur conclusion, Cécile Fries-Paiola et Déborah Kessler-Bilthauer (pp. 235-248) proposent une synthèse structurée par les « quatre grandes temporalités d'une dynamique culturelle globale » (p. 236) : la construction, la diffusion, l'appropriation et la monstration. Ces quatre temporalités leur permettent de resituer les différents éclairages fournis par les chapitres de l'ouvrage. Cette relecture s'inscrit dans une volonté de définir la culture avant tout comme une dynamique, et les auteures mettent en garde le lecteur contre les dérives essentialistes consistant à adopter une vision trop statique ou réductrice du groupe culturel. Or, c'est peut-être là que ce travail collectif risque de laisser certains lecteurs avec l'impression d'un projet inachevé. Peut-être est-ce par modestie, ou pour éviter de rentrer dans le vif des débats actuels, que les auteures remarquent, en toute fin de conclusion : « Cet ouvrage, d'ambition pluridisciplinaire – voire interdisciplinaire – n'avait pas la prétention d'apporter un nouvel éclairage à la définition de la culture, mais plutôt de révéler quelques-uns des questionnements contemporains » (p. 245). En cela le contrat est rempli, mais il aurait pourtant été intéressant, dans un ouvrage dont le titre annonce un bilan sur les travaux actuels, de chercher à faire avancer, grâce au travail collectif, les débats autour de la définition de son concept-objet central. Alors que certains, à l'image de Fred Dervin (voir par exemple *Le Concept de culture. Comprendre et maîtriser ses détournements et manipulations*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2013), plaident pour l'abandon du terme devenu, selon eux, dangereusement polysémique, les auteurs et directeurs de ce volume, sans pour autant passer sous silence ces dangers, ne semblent pas en tenir systématiquement compte. Si l'ouvrage permet de « saisir la culture comme un phénomène protéiforme, multiple et mouvant, constitutif

de la nature humaine » (p. 245), la question se pose de savoir ce qu'apporte une telle définition, englobant ainsi des acceptions très différentes de cette notion. Plus la définition est lâche, moins le concept est opérant et plus il est sujet à détournement, selon Fred Dervin. Finalement, ce sera au lecteur de décider lesquels, parmi les multiples éclairages proposés par le volume, il ou elle souhaite retenir pour nourrir sa propre conceptualisation. Ce parti-pris éditorial n'enlève rien au caractère original et actuel des travaux réunis dans le livre, qui témoignent tous à leur façon de l'intérêt particulier qu'ils trouvent à *Étudier la culture aujourd'hui*.

Alexander Frame

TIL, université de Bourgogne Franche-Comté, F-21000
alexander.frame@u-bourgogne.fr

Pierre HALÉN, Florence PARAVY, dirs, *Littératures africaines et spiritualité*

Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. Littératures des Afriques, 2016, 350 pages

L'ouvrage *Littératures africaines et spiritualité* dirigé par Pierre Halén et Florence Paravy, qui signent chacun un article, comprend 18 contributions d'autant d'auteurs différents, réparties en deux parties égales, la première consacrée à des perspectives générales, la seconde à des études de cas. Si la représentation littéraire des spiritualités, ici entendues au sens large, offre des voies multiples aux chercheurs, celles qui composent cet ouvrage illustrent des approches variées, éclairant tantôt une problématique, tantôt un auteur ou un ouvrage, voire un secteur éditorial. Elles s'avèrent complémentaires et parfois divergentes, notamment lorsqu'elles abordent l'évolution historique. Par exemple, si la période de la colonisation apparaît inévitablement, ses impacts et leurs importances varient logiquement selon l'analyse qu'en font les différents auteurs, notamment en fonction des pays ou thématiques concernées. Mais toutes s'interrogent sur l'évolution depuis les indépendances, notamment sur les « nouvelles » écritures ou l'émergence des écritures féminines, et les conceptions et places qu'occupent les problématiques religieuses ou spirituelles. Il convient de préciser que si les pluriels du titre *Littératures africaines* comme celui de la collection, *Littératures des Afriques*, sont bienvenus, les Afriques convoquées dans ces textes sont exclusivement sud-sahariennes.

Il ne revient pas ici d'analyser ni de résumer les 18 contributions, toutes très différentes dans leur objet, style et propos. Cette hétérogénéité n'est pas un obstacle à la compréhension ni à l'intérêt de l'ouvrage, proposant des angles de vue complémentaires sur des

niveaux d'entendement divers. Toutefois, si une définition commune de la spiritualité ne pouvait être, et n'a pas été, proposée, certains textes pour intéressants qu'ils peuvent être par d'autres aspects, semblent un peu éloignés de la thématique centrale, tels ceux abordant « Le roman pour la jeunesse comme lieu de discours sur les "sagesses" africaines » (pp. 131-146) ou « S'ouvrir à la sagesse africaine en littérature de jeunesse : de la "bibliothèque rouge et or" à la multiplication des contes » (pp. 113-130).

Contextualisant l'ensemble, l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre de Pierre Halén qui, comme coordinateur, évoque « Littérature et sacré : quelques enjeux africains d'une problématique générale » (pp. 15-42), le titre correspondant parfaitement au contenu qui dresse de manière très éclairante un état des lieux de la question et de la situation contemporaine. Il rappelle la dépendance du religieux à l'égard du textuel – en effet il n'existe pas de spiritualité sans texte – ce qui peut constituer pour certains un obstacle dressé devant le discours humain pour atteindre le sacré, mais pour d'autres, au contraire, lui permettre de se développer. Mais dès lors, une certaine rivalité entre le discours religieux au sens large et le discours profane va exister, et peut-être s'incarner différemment des deux côtés de la Méditerranée. Cette incarnation, dont les différences vont s'exacerber sous l'ère coloniale puis dans la quête de savoirs « authentiques », parfaitement « endogènes », « d'identités » que rechercheront plus particulièrement les mouvements revendiquant une négritude, ne masque-t-elle pas « une concurrence plus fondamentale entre des formes de savoir qui n'ont, en réalité, rien de spécifiquement africain ou occidental » (p. 19) ? Les figures de Franz Fanon et Léopold Senghor traversent évidemment certains des textes présentés, qui rappellent au demeurant que la plupart des pays du continent sont multiethniques, multilingues – ce qui n'est pas sans souci pour la diffusion des littératures – et multiconfessionnels. Aussi, prises dans leur ensemble, aux formes de savoir par adhésion ou enchantement, qui jouent un rôle de cohésion et de liaison indéniable des communautés humaines, tant territoriales que d'écrivains ou de lecteurs, ne s'oppose-t-il pas partout des formes davantage critiques et empiriques, qui s'obstinent à se coltiner le Réel face aux productions humaines d'Imaginaire ? Dès lors, n'est-ce point une question qui travaille pareillement en interne toutes ces communautés, et différemment seulement en proportion, et non en essence, selon les continents (et les époques d'ailleurs) ?

Sur la place et le rôle qu'il reviendrait aux Africains artistes en général, aux écrivains en particulier (mais il en va de même pour les cinéastes), il est temps et salutaire